

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## ***Choisir la poésie : une tentative mitigée***

Caroline Bayard

Numéro 45, printemps 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39352ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bayard, C. (1987). Compte rendu de [*Choisir la poésie : une tentative mitigée*]. *Lettres québécoises*, (45), 42–43.

# CHOISIR LA POÉSIE: UNE TENTATIVE MITIGÉE

**Choisir la poésie**, collectif, Trois-Rivières, Écrits des forges, 1986, 120 p., 10\$

On dénote depuis le tournant des années 1980 une réflexion conséquente et approfondie sur la poésie de la décennie précédente. *Le Devoir*<sup>1</sup> avait amorcé le tournant avec une série d'articles en novembre 1981 sur la décennie 1970-1981, et une revue comme *la Nouvelle Barre du jour* énoncera les tensions et impulsions de toute cette génération dans son numéro spécial sur la nouvelle écriture (mai 1980). Il est possible ici que Normand de Bellefeuille préfère à ce dernier terme celui de tendance, mais passons.

Donc nous arrive, en ce jour, un volume qui poursuit cette réflexion. *Choisir la poésie* se pose explicitement en aval du vieil amont constitué jadis par *la Poésie et nous* (Hexagone, 1958). Joseph Bonenfant précise que c'est au texte de 1958, «ouvrage historique», que celui-ci répond et que ce sont les éléments d'un discours historiquement daté, porteur d'un lexique et d'une vision bien de leur époque (1958) que «nous nous apprêtons aujourd'hui à renouveler».

Son introduction, concise, éloquente donnait en effet à l'espérer et l'horizon critique qu'il ouvrait dès les premières pages inclinait à penser qu'effectivement *Choisir la poésie* serait l'homologue post-moderne ou tout au moins contemporain de la réflexion poursuivie par la génération des années cinquante.

Je dois admettre avec un certain malaise que cela n'est pas exactement le cas et que si *Choisir la poésie* renouvelle en effet la problématique posée en 1958 (mais comment pourrait-il en être autrement à trente ans d'intervalle? J'ai l'impression, en admettant cela d'enfoncer des portes grandes ouvertes), cependant, ce volume-ci n'arrive pas à cerner la situation collective avec la «percutance» de son prédécesseur. C'est peut-être le parallèle 1958/1986 qui est la cause du malaise. Les mots ont changé de sens et de tonalité. En 1958 on pouvait parler d'une collectivité partageant un dénominateur commun, sans parler d'homogénéité, ce qui aurait été une grossière simplification; on pouvait néanmoins percevoir une communauté dans un certain espace poétique. *Choisir la poésie* procède à partir de données différentes. Nous sommes là dans l'espace des différences et des «différences», les voix qui s'interpellent en ce lieu sont violemment contrastées, dissonantes parfois, volontairement discordantes, cons-

cientes intensément chaque fois de leur unicité, de leur individualité, fût-ce au creuset des complicités. Deuxièmement, le volume suit deux tracés (j'ai presque envie de dire deux ordres du jour) radicalement dissemblables: a) il reproduit les interventions des six participants à la table ronde organisée pour ce Premier Festival National de la poésie à Trois-Rivières en 1985 b) il publie les réponses au questionnaire envoyé à tous les poètes qui avaient participé à la nuit du samedi 12 octobre. Soit, pour donner une brève idée aux lecteurs, un kaléidoscope allant d'Alphonse Piché à Line McMurray en passant par Suzanne Paradis, Jean-Paul Daoust, Hugues Corriveau et Cécile Cloutier. Le terme de kaléidoscope utilisé dans l'avant-propos du volume est donc rigoureusement approprié.

Mon malaise vient en partie du style propre au questionnaire. Je sais que c'est aussi un jeu de société amusant mais il s'intègre mal au propos initial du volume: situer la poésie dans les années 1980. La réponse de Michel Gay (mais il n'est pas seul, Line McMurray, André Roy, Yves Collette tirent avec humour leur épingle du jeu) est celle qui diffracte le plus d'ironie. L'inévitable: «vous permettez que je m'abstienne, aucune réponse intelligente ne me vient à l'esprit... amitiés». J'avoue que j'ai aimé son impatience et même si je n'avais pas lu son *Journal* — ce qui n'est pas le cas — j'en aurais conclu que Michel Gay est un esprit qui gagne à être connu.

Pour cerner la contemporanéité du fait poétique au Québec, il eut probablement mieux valu s'en tenir au format de l'intervention (1<sup>re</sup> partie) même au risque d'exclure et de limiter le propos, ou préférablement de demander «aux autres» de fournir une véritable communication par un questionnaire-succédané qui ni pouvait ni ne saurait leur rendre justice.

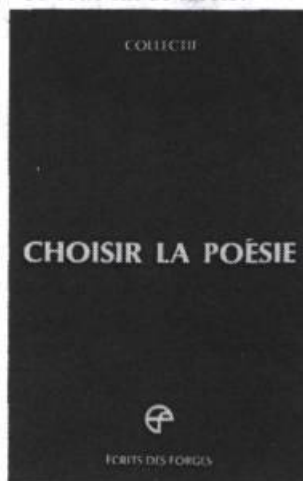
Que restera-t-il de *Choisir la poésie*? Beaucoup je crois. Sont particulièrement remarquables, du point de vue de l'horizon, de la vision aérienne d'une décennie et demie, les interventions de Normand de Bellefeuille, France Théoret et Claude Beausoleil. Le premier dans «Pour une esthétique de l'ambiguïté» cerne le grand malentendu de la production des années 1970-1980; l'alternance entre la volonté de matérialisme, et celle de cérébralité, d'intellectualisme. Oscillation, conflit qui — le reconnaît-il — en donnant lieu à des excès, des audaces, aurait constitué aussi la richesse



de cette nouvelle écriture. De Bellefeuille admet (avec un certain malaise lui aussi?) qu'il y a un moment d'arrêt dans ce présent et, comme Guy Scarpetta, il soulève la question de l'impasse avant-gardiste, de sa rigidité, de son dogmatisme face aux possibles, aux exigences de l'invention. À plus d'un sens, France Théoret et Claude Beausoleil répondent aux questions posées par de Bellefeuille et suggèrent des tracés, des voies possibles. Leurs textes méritent un examen attentif.

Les interventions de Nicole Brossard et André Roy jouent sur une gamme plus provocante. La première en ouvrant des brèches qu'elle se garde d'explorer (le génie des créatrices de fiction à serrer les cartes du jeu contre leur cœur et à nous laisser supposer ce qui a pu, serait, aurait pu être dit?), le deuxième en attaquant carrément, sans ambages et avec une audace qu'on lui enviera autant qu'elle nous accablera, les jeux de la nouvelle écriture; «on ne peut pas dire que les nouveaux noms surgis depuis quatre ou cinq ans ont apporté du nouveau, c'est même le contraire, ils sont encore dans le formalisme des années 70» et «si on continue [...] ce sera comme continuer de jouer sur une scène de théâtre sans spectateur»<sup>2</sup>.

Pour conclure, si *Choisir la poésie* n'aura pas été le phare de haute mer que *la Poésie et nous* avait été pour les années cinquante, c'est peut-être aussi parce que les poètes et les auditeurs ne croient plus à ces vieilles merveilles océaniques et opèrent dans un cosmos différent. Il n'en demeure pas moins que ce livre restera un jalon en dépit, ou peut être à cause de ses implosions. Il était grand temps d'effectuer une coupe géologique radicale et même un peu cruelle dans le socle de cette fin de siècle.



## LA RELÈVE POÉTIQUE EN ACADIE?

**Requiem en saule pleureur** de Rose Després, Moncton, Éditions d'Acadie, 1986, 52 p., 6,95\$

Rose Després nous offre un *Requiem en saule pleureur* que je ne saurai oublier. Je pense à ce propos à la lucidité sévère et critique d'André Roy (voir compte rendu précédent sur *Choisir la poésie* aux Forges) sur la jeune génération de poètes et ce qu'il percevait comme le formalisme épuisé de leurs textes. Peut-être faudrait-il chercher ailleurs, chercher plus loin pour percevoir une énergie nouvelle, mais Rose Després en a bien des éléments. Ce qui attire l'oeil particulièrement ici c'est la capacité de narrativité, la création d'un microcosme social, humain et géographique qui vibre sur la page sans artifices, ni prétentions.

*Dans l'autobus, l'enfant mongoloïde frôle délicieusement le dos du banc.*

*Son regard déplace ma solitude.*

*Je change de banc, saute de continent, revenant aux plages où je tourne les pages d'un roman qui se moque du froid, qui rit de moi. (p. 22)*

Bien sûr il y a des moments moins heureux, la voix se cherche et parfois s'empêtre dans des tonalités plus artificielles, voire ampoulées. Mais ce sont des accidents de parcours plutôt rares. L'ensemble est convaincant, émouvant, saisissant. On aimerait qu'elle n'ait pas peur de nommer l'atlantique espace dont elle parle, de l'ancrer dans une géographie non seulement humaine mais toponymique aussi. Rose Després sait décrire un univers et elle n'a pas peur de cerner les narrations qui en émergent.

À suivre. □

1. Voir, par exemple, Claude Beausoleil, «la Retombée des années folles»; Marcel Bélanger, «Ouverture et liberté: un pluralisme dont les signes sont de plus en plus évidents»; André Brochu, «l'Institution littéraire: l'ère des pionniers et des cavaliers seuls est finie»; Lise Gauvin, «Un certain rapaillage»; Suzanne Lamy, «l'Émergence du féminin: la lumière diffuse et la subversion sourde» (*le Devoir*, 21 novembre 1981).
2. J'ai pensé aussi à André Beaudet là-dessus. Voir par exemple: «Sortir de la représentation c'est avant tout évacuer la salle de ses spectateurs et la scène de ses figurants». (*Fréquences en l'inscription du roman*, Montréal, éditions de l'Aurore, 1975, page de garde).